

j'ai un fort mal de tête que le soleil et la poussière augmenteraient encore.

—Tu travailles trop ! déclara Pierre déjà alarmé.

—Non ; ne te tourmente pas, va, mon cher père. Demain, après une journée de calme et de repos, passée sous les grands arbres du parc, il n'y paraîtra plus.

M. de Sauves, quoique détestant le monde au moins aussi profondément que son fils, ne pouvait refuser à Adèle de la remplacer auprès de Georgette.

Aussi celle-ci monta-t-elle en voiture aussitôt le déjeuner fini, avec son oncle et sir Pierce.

Jonathan avait forcé son ami à occuper le fond du landau, assis à côté de Georgette, tandis que lui prenait modestement place sur le devant en face d'elle.

Dès que Mme Chaniers avait vu le landeau disparaître par la grande grille ouverte à deux battants, elle était remontée dans sa chambre où elle pensait bien retrouver Clotilde.

Celle-ci, en effet, avait consenti à manger un peu avec Suzanne, et maintenant, elle causait avec la jeune femme de charge.

Encore sous le coup de l'émotion formidable qui venait de la bouleverser si profondément, elle racontait à Suzanne ses premières années, avec un sentiment de tristesse si intense, de mélancolie si douloureuse, que la gouvernante se sentait remuée jusqu'aux entrailles, et l'écoutait, les yeux pleins de larmes, le cœur tout attendri.

—Pauvre, pauvre petite !... murmurait-elle. Vous n'avez pas été heureuse tout de même.

Mme Chaniers entra.

—Je suis contente, dit-elle après un rapide examen, il me semble que vous vous entendez bien toutes les deux.

—A merveille, répondit Suzanne d'une voix si émue que la jeune femme tressaillit et subitement la regarda.

La gouvernante avait les yeux fixés sur Clotilde et paraissait la considérer avec une bizarre attention.

Déjà Adèle avait remarqué ce sentiment chez son amie.

—C'est étrange, se dit-elle. Trouverait-elle aussi que Clotilde ressemble à mon pauvre Georges ?

—M. Pierre est-il parti aux courses ? demanda tout à coup Suzanne.

—Oui, avec sir Jonathan et Georgette.

—Et Robert ?

Adèle hésita, puis subitement, dit en parlant un peu vite.

—Il va sortir, mais de son côté.

—Ah ! Et vous ?

—Moi, je dois aller chez Mme de Lure.

—Aujourd'hui ? Je croyais que c'était remis à un autre jour.

—Non, à trois heures.

Suzanne regarda la pendule.

—Mais alors, vous n'avez que le temps de vous préparer.

—C'est ce que je vais faire.

Mme Chaniers s'approcha de Clotilde.

—Vous allez mieux, n'est-ce pas, chère enfant ? l'interrogea-t-elle.

—Oui, madame, bien mieux. Aussi vous demanderai-je la permission de m'en aller.

—Je ne vous la donne pas.

—Mais je vais déranger Mlle Suzanne.

—Pas du tout. Après mon départ vous descendrez au jardin, et vous vous reposerez sur un des bancs, à l'ombre des massifs, jusqu'à mon retour qui aura lieu dans deux ou trois heures au plus tard. Pendant ce temps Suzanne vous laissera pour s'occuper de sa maison. Moi, je veux vous retrouver ici quand j'y reviendrai. Est-ce entendu ?

—Puisque vous le voulez, madame !... N'êtes-vous pas l'absolue maîtresse ?...

En disant ces mots, une flamme bleue et pure éclaira le grand œil doux de l'orpheline d'une façon si particulière qu'Adèle chancela.

—Mon Dieu !... ne put-elle s'empêcher de balbutier.

Ce fut au tour de Suzanne de regarder Mme Chaniers avec une sorte de stupéfaction.

Mais Adèle ne lui laissa pas le loisir de parler.

—Viens m'aider, lui dit-elle.

Elles disparurent toutes les deux dans le cabinet de toilette après avoir envoyé, l'une et l'autre, un sourire d'affection à la jeune fille.

Soigneusement, Adèle referma la porte et abaissa la lourde portière matelassée.

—C'est bien singulier, en vérité, murmura aussitôt Suzanne, mais où avez-vous donc rencontré cette petite ?

—Je te l'ai déjà dit, à Lariboisière.

—Et de qui est-elle la fille ?

—Je ne le sais pas. Probablement de quelque pauvre diable de paysan normand mort lorsqu'elle était très jeune, puisqu'elle a été élevée dans un couvent de Normandie.

—Je suis folle !...

Mme Chaniers sentit sa gorge se serrer.

—Pourquoi es-tu folle, Suzie ? lui demanda-t-elle doucement.

—Parce que je trouve que cette enfant ressemble à quelqu'un.

—Mon Dieu !... et moi aussi, j'ai eu cette idée !...

—Vous ?...

—Oui, et c'est cela qui m'a fait m'attacher à elle si singulièrement, mais si profondément en même temps, que je ne sais pas analyser de quelle affection je l'aime... cette petite étrangère.

—C'est bien à votre frère que vous trouvez que cette petite ressemble, n'est-ce pas ?

—A mon frère !... répéta Mme Chaniers abasourdie.

—Eh oui, n'a-t-elle pas de lui le front si beau et si intelligent, la bouche sérieuse et grave, pardessus tout des jeux de physionomie extraordinairement les mêmes. Tenez, tout à l'heure, quand elle me racontait sa vie, je croyais voir Pierre et l'entendre !... De même aussi qu'elle a votre tournure, votre démarche, vos épaules, votre port de tête... Oh ! mais tout cela si frappant !...

—La tournure, je ne le sais pas, on ne se voit pas soi-même. Mais autrement, c'est de Georges dont elle est le vivant portrait !...

Oh ! oui !... Elle a son regard, ses yeux, son nez, tout... Tout !... Et quand ses prunelles bleues me fixent, je tressaille jusqu'aux entrailles, tant il me semble le revoir, lui, mon cher mari toujours si amèrement regretté !...

Suzanne avait remonté par la pensée dans le lointain de ses souvenirs.

—C'est vrai ! murmura-t-elle très pâle, et comme se parlant à elle-même, elle a les yeux de Georges ! Adèle l'interrompit.

—Mais il y a autre chose, dit-elle, peut-être plus grave et à coup sûr plus sérieux que cette ressemblance que nous ne pouvons nous expliquer et qui nous bouleverse.

—Quoi donc ?...

—Clotilde et Robert se connaissent.

—Allons !...

—Oui, et ils s'aiment !...

—Est-ce possible ?

—J'en ai peur.

—Et comment le savez-vous ?

—Quand Robert tout à l'heure, l'a relevée de son évanouissement, et l'a portée de la chambre de Georgette dans la mienne, j'étais seul derrière eux, toi, tu étais allée chercher de l'éther. Je marchais si doucement que Robert pouvait me croire encore dans le corridor.

—Alors que s'est-il passé ?

—Au moment où il l'a déposée sur ma chaise longue, il a appuyé ses lèvres sur le visage de Clotilde, mais avec quelle expression d'amour et de désespoir !... Il faut l'avoir vu pour s'en rendre compte !...

—Vous en êtes certaine ?

—Absolument. Et je suis sûre aussi, que ce n'est point d'aujourd'hui qu'il la connaît, mais de longtemps, et qu'une passion profonde est en lui pour elle.

—Et Georgette ?

—Il ne l'aime pas, d'amour, au moins.

—Ah ! Et vous, qu'allez-vous faire ?

—Je ne le sais pas. Et chose bizarre, à toi, pour qui je n'ai pas une pensée cachée, je veux dire cela : J'aime Georgette, tu le sais ; tu sais aussi à quel point j'ai désiré et voulu faire de Robert son mari... Eh bien, l'idée que mon fils a donné son

cœur à Clotilde ne me fait pas souffrir, ne me blesse pas... Au contraire, ils me semblent créés l'un pour l'autre, et tout au fond de moi-même je suis heureuse de leur amour !...

Ell s'arrêta, comme pour descendre mieux encore en son cœur, et au bout de quelques secondes, elle continua très grave :

—Je ne suis pas une mauvaise mère cependant, et jusqu'ici Georgette a été l'unique préoccupation de ma vie... Qu'est-ce que cela veut dire ?

Suzanne ne lui répondit pas.

—Oui, qu'est-ce que cela voulait dire, toutes ces choses réunies, ces ressemblances matérielles, et ces impressions morales ?...

Mais elle garda ses réflexions pour elle, tandis qu'Adèle reprenait :

—Il m'est venu une idée, mais avant de la mettre à exécution, je veux que tu me dises en toute sincérité si tu la trouves bonne.

Suzanne releva son visage anxieux.

—Voyons l'idée, dit-elle.

—Je veux savoir, mais à tout prix, entends-tu, et ceci pour fixer ma ligne de conduite vis-à-vis de ma fille, quel genre d'affection unit Robert et Clotilde.

—Il faut le demander à Robert.

—Non ; s'il ne me l'a pas déjà confié, c'est que cela lui est un aveu pénible. J'ai imaginé autre chose.

—Quoi ?

—Robert ne sortira pas aujourd'hui, quoique j'aie déclaré le contraire, tout à l'heure devant Clotilde. Il a même dit à Pierre en déjeunant qu'il désirait passer la journée seul ici sous les arbres du parc. Conduis de ton côté ma petite protégée au jardin, puis laisse-là. Ils se rencontreront certainement tous les deux, jet nous, pendant ce temps, cachées derrière quelque massif, nous entendrons leur conversation.

Une ombre passa sur le fin visage de Suzanne.

—Tu penses qu'écouter ainsi c'est mal ?... demanda Adèle.

—Dame ! fit l'autre, ce n'est peut-être pas très délicat.

—Tu te trompes. Tous les moyens sont bons à une mère pour savoir ce qui se passe au fond du cœur de ses enfants, surtout quand il s'agit de bien diriger leur vie et de les empêcher de souffrir.

Or, Robert est mon fils ; le plus adoré des fils même. Et si je veux le bonheur de Georgette, je veux le sien aussi !...

—Vous avez peut-être raison. D'autant plus qu'avec le caractère de votre fille, elle n'aimera jamais personne, pas plus son cousin que d'autres, à mourir de leur perte.

—Tandis que lui, Suzanne, s'il aime une jeune fille, bonne et honnête, comment l'aimera-t-il ?... Comme Pierre, toute sa vie, sans une défaillance ni un oubli.

Suzanne soupira.

—Je ferai ce que vous voudrez, déclara-t-elle.

—Alors dis à Clotilde que je suis sortie, et descends avec elle dans le parc où tu la laissera seule au bout de quelques instants sous prétexte de ta maison à arranger. Ou je me trompe fort, où Robert doit être quelque part guettant au passage l'occasion de la voir et de lui parler. Les amoureux, vois tu, sont tous les mêmes.

Un quart d'heure après, Suzanne descendait sous les grands arbres accompagnée de l'orpheline.

Très bas en regardant Clotilde elle murmurait :

—Le hasard seul ne fait pas de ces choses ! Oh ! il faudra bien que je le sache !...

Au bout de quelques tours de promenade, elle dit à la protégée d'Adèle :

—Voici un endroit charmant où l'ombre est profonde, et la fraîcheur adorable. De là, vous sentirez les aromes si fins et si doux de ces grandes corbeilles d'héliotropes, reposez-vous dans ce grand fauteuil. Ne vous ennuyez pas, rêvez ; les jeunes filles ont toujours au fond du cœur quelque pensée berceuse et tendre qui leur fait passer de douces heures. Moi, je vais m'occuper de ma maison. Je reviendrai vous prendre beaucoup plus tard.

Elle l'embrassa en disant ces mots, et retourna vers l'hôtel situé assez loin ; car le parc fait depuis de longues années était fort étendu.

Clotilde suivit Suzanne des yeux, tout en détachant une rose de sa tige.

(A suivre)